

et Paul Robin

Les épaves sous-marines exposées

- Etranger, que fais-tu ici ?
- Je cherche un visage,
le visage de la paix
et de la lèpre qui ronge...



PHOTOS PHILIPPE MURA

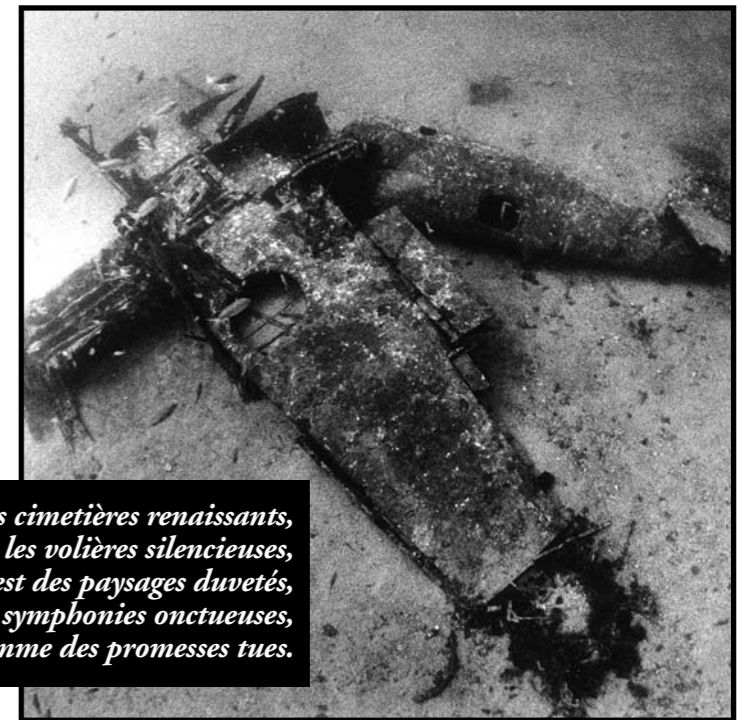
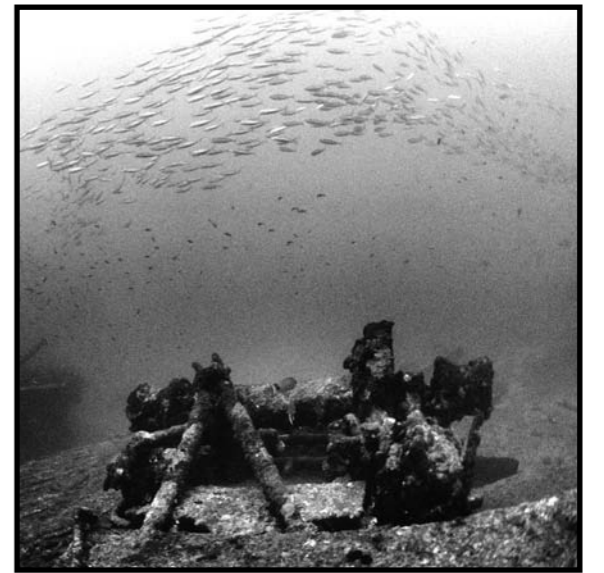
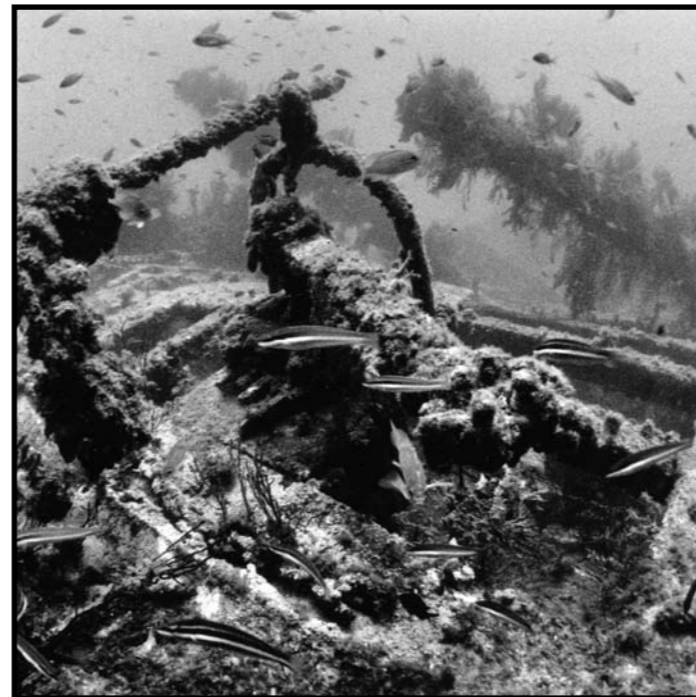
Avec son catogan, ses "cros" en plastique aux pieds, son gilet plein de poches, sa casquette vissée sur le nez, ses lunettes noires, son mètre 87 de hauteur et ses 95 kilos, Philippe Mura, photographe professionnel, est un type au physique impressionnant qui refusera jusqu'au bout, malgré notre insistance, de se faire tirer le portrait, même de dos. "C'est mon droit à l'image", nous menace-t-il en riant. Pourtant, cet homme, né à Orléans en 1950, naturalisé marseillais il y a 30 ans, qui affecte le look baroudeur, n'est pas tout à fait ce qu'il donne à voir. Exemples : il arrive 5 minutes avant l'heure du rendez-vous, "pour ne pas nous faire attendre", s'excuse quand son portable le distrait à plusieurs reprises pour des urgences professionnelles (il photographie l'Audit Med Cup pour l'agence bretonne "360°", dont il est l'un des photographes attirés). Il est aussi l'auteur d'une exposition de photographies noir et blanc baptisée *Narcoses*. La thématique ? Les épaves qui jalonnent la baie de Marseille et que l'eau, la faune et

la flore se sont appropriées, mariant intimement la mort et la vie, la fin des choses et leur renaissance. C'est ce monde en transformation, où se fait le passage du témoin entre le passé et le futur, qui a captivé Philippe Mura, photographe et ex-plongeur professionnel de la Comex. Il s'agit d'un hymne à la gloire de Marseille dont il est fervent supporter. "Marseille, what else ?", remarque-t-il, précisant aussitôt : "A part, Marseille, il y a aussi la photo, rien que la photo, encore la photo".

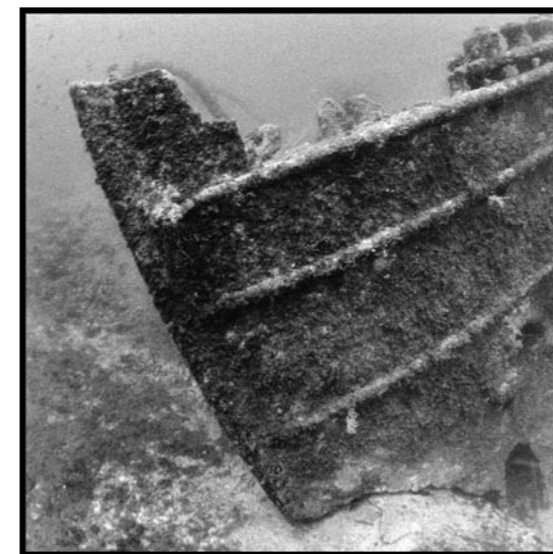
C'est le regard qui fait la photo

Cet "obsédé visuel" a découvert la photo dans les années 1980, auprès d'un collègue qui lui a donné ses premières leçons. L'élève poursuivra sa quête en autodidacte, pêchant ici ou là les meilleures pratiques de la prise de vue, tout en privilégiant "le regard", sans lequel un photographe n'est rien. Il insiste : "C'est l'œil qui fait la photo, pas l'appareil. Donnez un Hasselblad à un bourrin, il fera une photo

de bourrin. Mettez un téléphone portable dans les mains d'un expert, il fera des photos de génie". Il s'exclame : "Qu'importe le Nikon pourvu qu'on ait l'ivresse". Et d'ajouter : "Les vrais maîtres de la photo et de la lumière sont les peintres dont les œuvres sont accrochées dans les musées". Il rêve : "Ah, si Rembrandt pouvait vivre à notre époque !". Il y a une dizaine d'années, le baroudeur qui a fait le tour de la planète et s'est persuadé que les fonds marins au large de Marseille sont "les plus beaux au monde", a l'idée de consacrer une exposition à ces épaves qui le fascinent. Une exposition qu'il conçoit comme un parcours d'immersion dans une "black box" où le spectateur découvrirait les photos grand format des épaves, accompagnées d'une musique symbolisant le chant des baleines et de textes lus à haute voix. Bernard Abeille compose la maquette de la musique, un plasticien donne des pistes intéressantes. Le projet en reste là, faute de financement. Philippe Mura espère que l'événement "2013, Marseille, capitale européenne de la culture" pourra booster le projet.



Dans les cimetières renaissants,
sous les volières silencieuses,
il est des paysages duvetés,
des symphonies onctueuses,
et comme des promesses tues.



Narcoses, ébauche de la grande exposition

Pour avancer, il décide de présenter quelques photographies de ses épaves, accompagnées des textes de Paul Robin. Un régal visuel – malgré le petit format – et intellectuel, qui a surpris et captivé les visiteurs et leur a fait redécouvrir la signification du monde des épaves. L'exposition, baptisée *Narcoses* par référence à l'ivresse des profondeurs, ne ressemble en rien à ce que l'on pourrait en attendre. Pour Philippe Mura "Il ne s'agit pas d'un photographe sur les épaves et les lieux désaffectés". Résultat : des images en noir et blanc "pour gommer l'effet de l'eau", pas de poissons, aucune forme reconnaissable, pas de légendes permettant d'identifier les épaves, pas de notion d'échelle. *Narcoses*, ébauche de ce que pourrait être la grande exposition de Philippe Mura, est une invitation à la réflexion, au rêve et à l'art. On attend la suite.

DOMINIQUE FONSEQUE-NATHAN



Paul Robin écrivain

Il est l'auteur des textes qui accompagnent les photographies de Philippe Mura et font référence à la mythologie, en hommage au passé de Marseille. Né au Sénégal, où son père était administrateur des colonies, il vit dans ce pays puis en Mauritanie, jusqu'à l'âge de 15 ans. Il restera définitivement marqué par le désert, auquel il consacra plusieurs ouvrages. Après des études de droit, il s'oriente vers le journalisme. Rédacteur en chef de la défunte revue *Océans*, la plus importante revue de plongée d'Europe, il fait la connaissance de Philippe Mura, alors plongeur professionnel chez Comex, dont les bureaux sont contigus aux siens. Directeur de la revue *Subaqua*, éditée par la Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-marins, il participe ensuite au développement du sous-marin de loisir construit à la Ciotat, puis conduit des missions d'expertise sur la plongée pour la mairie de Marseille. Il est l'auteur de "Vagues, l'énergie magnifique" paru aux éditions Agep/Vilo en 1990 et réédité en 2001, et de "Dunes" coédité par Géo et Vilo en 2000. Dans ses cartons, l'écrivain, retiré en Corse depuis 2004, garde deux autres livres : "Le Sahara des Maures" et "Oglat où les chacals viennent boire", qui pourraient être édités un jour... Un monde à mille lieux du monde sous-marin ? Pas si sûr.